Ariel

KENIG

CAMPING ATLANTIC

roman

DENOËL

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Camping Atlantic

Ariel Kenig

Camping Atlantic

roman

DENOËL

Extrait de la publication

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

www.denoel.fr

© 2005, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Extrait de la publication

À ma mère,
À Andrew R.,

À Paris sans plage, l'été.

Extrait de la publication

Pourtant je sais parfois, dans une heure profonde,
Je sais, je sais, je sais,
Que si nous avions pu, fût-ce une seconde,
Arriver à nous exaucer,
Ce qui fût né serait si fort, si grand, si beau,
Que nous aurions, ainsi qu'un poids dans un plateau,
Ajouté quelque chose au monde.

Henry de Montherlant,
Encore un instant de bonheur

« La paternité, c'est bien, mais pas celle de ses enfants, être parent de ses frères, c'est ça qui est beau. Parce que frère de ses frères, ce n'est jamais que concurrence, compétition et rivalité, ça n'a aucun intérêt. Mais être parent de ses frères, peut-être, à ce moment-là, peut-être que oui, peut-être que c'est ça la solution. Et en même temps le frère de ses parents, alors, mais ça, en général, ils ne le veulent pas. Petit frère. »

Guillaume Dustan,
Génie divin

Extrait de la publication

Première vague

Les gens se tueraient pour être beaux. Tentés par un monde de poupées plastique, ils écartèlent leur peau molle, attentent à leur poitrine plate et peroxydent leurs cheveux sombres. Les gens se trompent. Il faut être con, un peu, pour désirer la beauté. Elle fait trop mal — avec ma gueule de statue grecque, je sais de quoi je parle. Les médecins, les boulangères, les pharmaciennes ou les guichetiers de gare, pas un ne vous épargne : entre les impôts et les premières gelées, ils font de vous l'objet de leurs conversations les plus criardes. Comme l'exception confirmant une règle de laideur, je suis le seul beau de la famille. À nous voir réunis sur un cliché de vacances, quel imbécile croirait à nos liens de sang ? Chaque semaine, dans la disgrâce de ses robots ménagers, une mère s'essuie les yeux du bout de ses doigts enfarinés. Les rhinocéros ne font pas de libellules. Les parents ingrats ne font pas de jolis enfants. Trop difficile d'être à l'origine de ce fils improbable, en silence, cette femme bafouée prépare

Extrait de la publication

des bavaroises salées. De ma naissance à ce jour, les voisins m'ont trouvé plus de pères que d'hommes sur terre. De Gennevilliers à Toronto, plus qu'il n'existe de lieux d'abandon. Dans le piaillement des petites gens, les rumeurs frappent plus fort que des poings.

C'est ma beauté qui me tue.

À table, Nicolas se cure les dents à la fourchette. Des deux enfants de la famille, mon frère est le plus vieux — et le plus admirable en cela qu'il est le seul à ne pas me considérer. La serviette Vichy trempe dans le céleri rémoulade et je regarde ce fils de pauvre comme un allié. Un jour, je lui raserai ses pattes, retaillerai ses chemises et laverai ses marcels. Je trouverai l'assurance, la hargne. Il faudra braver la misère, je ne le lâcherai pas, ce frère ; il n'y a rien de pire que l'absence de combat.

Extrait de la publication

Nicolas. Je n'ai pas longtemps grandi avec lui. À force de murs tagués, de filles battues, de toilettes brûlées et de vitres cassées, tous les directeurs d'école finissaient, un jour ou l'autre, par le virer. À seize ans, il livrait des journaux. Les petits déjeuners sur la table en Formica se faisaient sans lui. Il rentrait à la maison quand j'arrivais à l'école, dormait tout le jour, réparait la voiture quand il fallait. Et le soir, en rentrant du foot, quand j'espérais l'entr'apercevoir, je ne retrouvais que ses pulls troués en bouchon sur la moquette de notre chambre de fistons. Au bout de quelques mois, une feuille de chou locale l'a engagé pour quelques piges. Avec son petit salaire, il a déniché un chez-lui. À la vie des beaufs marginaux, il préférait celle des beaufs mondains. Sortir le soir, de temps en temps. Prendre des verres, de la bière brune, de bar en bar, et payer les notes, les pourboires, les distractions de ses amis. Quoique sans le sou, Nicolas prenait la richesse à corps.

Si les parents, à l'occasion, le voyaient de leur côté, on me trouvait pendant ce temps des rendez-vous chez le médecin, des surprises-parties improvisées. On m'envoyait faire mes devoirs chez la grand-mère. Tenant tête aux fleurs mauves de son papier peint, je remplissais des pages d'encre bleue tout en cherchant des explications à cette quarantaine. On craignait que je tombe sous la mauvaise influence de mon frère, qu'il m'ouvre d'autres possibles. Il n'est pas rare que les parents piègent leurs enfants. Généralement, on finit comme eux, on parle comme eux, on pense comme eux, on part en vacances de la même manière, on répète leurs gestes, leurs mouvements. Les intonations de la vieillesse. Généralement ça marche bien. Chez les pauvres, le piège fonctionne encore mieux. Chez les ploucs n'en parlons pas. Mocheté ou pauvreté, les destins sont radicaux.

Un dimanche banlieusard, Nicolas tient à être là pour ma bavaroise d'anniversaire et poser pour la photo-souvenir. Au premier plan, la bougie musicale et derrière, les joues gonflées, je m'appliquerai à souffler pour la faire taire. À jamais, le négatif de l'appareil jetable à flash gardera pour mémoire ce rituel de misère. Une nappe en papier rouge, du chocolat en poudre et l'air condescendant des deux vieux. Dans le coin à gauche près du cadre, une moitié de tête de Nicolas esquissera un sourire de circonstance.

Depuis dix jours, le père et la mère redoutent ma

Extrait de la publication

rencontre avec lui. Je leur dis tout le bien que je pense de ce frère insondable, fort, admirable. À cette image glorieuse, ils m'opposent celle d'un Nicolas absent, absurde, violent.

— Ne le considère plus comme un frère. Celui-là, c'est pas un exemple à suivre.

Nicolas lèche dans son assiette un reste de bavaroise. Repu, il cale sa chaise contre le mur. Aussi ridicule que solennel, il commente ma pâleur, mon laxisme, mes préoccupations puériles. Il dénigre ma passion pour les vieilles locomotives, les magazines automobiles et les livres sur l'Afrique. Il en sait beaucoup sur moi ; derrière son aigreur, je devine l'avidité d'un amour fraternel. Je suis prêt à le lui donner.

À quatre heures, une très forte tempête éclate. Le père, malgré lui, interdit à Nicolas de reprendre sa 4L orange. Il râle pour la forme et range son trousseau de clefs dans la poche arrière de son jean. Il reste dormir dans notre ancienne chambre. Il s'allonge sur son lit devenu trop étroit. Dans la pièce d'à côté, la machine à laver est en mode essorage. Le bourdonnement s'interrompt.

— Pourquoi tu m'aimes pas ?

— Tu es beau. On te protège comme un trésor, comme un objet fragile que je pourrais casser. Les vieux nous séparent exprès. C'est pas à toi, mais à eux, aux parents, que j'en veux.

Une fois de plus, ma singularité alimente la conversation. On ne choisit pas son visage. Entre nous,

Extrait de la publication

j'espérais moins de rivalité. Mais deux frères, ça se compare, toujours. Longtemps, j'ai guetté mes premiers boutons d'acné, qui, on ne le dit jamais, sauve la vie de beaucoup de gens — les moins moches deviennent moches et les moches jouissent alors de ce nivellement physique par le bas. Malheureusement, ces disgrâces communes ne sont jamais venues. Mon dernier espoir était de voir, comme chez tout bon adolescent, mon pénis se distordre. Mais mon sexe s'est mis à grossir et pendre davantage. La fatalité, la vraie, a voulu que les premières filles à qui je le montrai s'extasient.

Nicolas ment peut-être : les parents ne sont pas son seul objet de colère. Peut-être est-il simplement jaloux. C'est qu'il en aurait, des raisons de m'en vouloir.

Le lendemain, au petit déjeuner, coudes collés à la toile cirée, je me venge. Devant les parents, je critique sa manière de vivre trop légèrement, la laideur de ses amantes que je n'ai jamais vues, la grossièreté de ses phrases sans verbe et ses chaussettes blanches. Une fois que j'en ai assez dit, il part en m'aimant davantage. Trop tard, il n'y aura plus d'indifférence. Il ne peut plus ignorer mon existence. De semaine en semaine, il s'arroge le droit de passer plus souvent. Son désir de rattraper le temps perdu. Dans la rage de notre chambre de fistons, il s'endort près de moi.

Extrait de la publication

L'été approche. Mes camarades devisent pendant les cours sur les techniques de drague qui *marchent à tous les coups*. Juillet vainc l'école par K.-O. Depuis janvier, les locations du samedi au samedi s'arrachent de particulier à particulier. C'est à celui qui sera le plus près de la mer. Les camps de vacances accueillent les premiers touristes. Le plouc a son parasol attitré. Au fond, il s'en fout d'être à l'ombre ; dans un espace public, large et ensablé, le truc du plouc, c'est de planter son drapeau, s'approprier un territoire. Les affaires reprennent. Les vendeuses de chouchous réinstallent leurs baraques en bois. Les allées du camping municipal attendent les caravanes. Il ne manque plus que nous pour parfaire le décor. Comme chaque année, la place numéro 105, troisième allée à droite, nous sera attribuée.

Connaissez-vous la solitude d'un pauvre parmi les pauvres ? Le dégoût d'un prolo pour les prolos ? Sur la plage accolée au camping, les maillots à fleurs — des pétunias, de préférence — ressemblent à ceux de l'année dernière. Je ne veux pas voir ça. Je plaque ma joue sur les pectoraux de Nicolas. Ça colle un peu. Je ne dis rien.

— Tu me plais.

De ces phrases, je n'en redemande jamais. Je ne réponds rien. Pas de merci, toi aussi, rien de cela. Qu'il se contente de sa tendresse ; il le saura plus tard : elle me ravit aussi. Sarah se réveille. Je me relève par crainte des représailles. Elle regrette ces mots qu'elle n'a pas entendus.

— Tu disais... mon chéri ?

— Rien. Rien d'important.

Sarah insiste :

— Je te plais, c'est ça que tu disais ?

— Oui.

Extrait de la publication

— Je te plais vraiment ?

— Oui, tu me plais *vraiment*.

Depuis le début du printemps, Nicolas vit avec Sarah, « une chaude », comme il dit. Un gentil couple établi. Preuve que mon frère peut s'aligner sur le modèle parental. Le père se réjouit à l'idée que Nicolas accolera un jour une caravane à la sienne. Maladroite et détestable, Sarah s'improvise mère de secours. Elle mouille les cheveux de mon frère sans lui demander son avis. Le pauvre, il ne faudrait pas qu'il risque une insolation — à trop s'exposer... Avec Sarah, il ne faut jamais en faire *trop*. C'est ce que j'appelle le syndrome du *sans sauce*. À propos des sorties, à propos de l'argent, à propos de l'amitié, à propos de la politique, à propos de l'amour, Sarah *n'assaisonne pas*. Son truc à elle, c'est la vie *light*. La passion à l'aspartame. Les joies demi-écrémées.

— Demain, on fait un tour dans les terres ? je demande.

— Oh... tu vois, je sais pas s'il faut encore *rajouter* des complications à ces vacances.

— Comment ça ?

— Tu sais tout le bien que je pense de toi, que c'est agréable de faire des choses ensemble, etc., mais là, pffffff..., trouver une voiture, tout ça, préparer à manger pour le déjeuner, faire les sandwichs. T'es pas bien, là ?

En regardant de front mon frère calme et sublime, je fais :

Extrait de la publication

— Oui, oui, bien sûr que oui, ici, je suis bien, les filles sont jolies, OK, on mange de bons beignets, c'est cool, on fait plein de trucs mais j'aimerais sortir et voir ce qu'il y a un peu plus loin, tu sais ça fait des années qu'on vient ici et qu'on ne connaît toujours pas la région. Y a plein de trucs à voir qu'on ne verra jamais. Le soleil, la mer et la plage, OK, c'est OK, mais tu l'as partout ! Il paraît qu'il y a des grottes et des marais à moins d'une demi-heure d'ici. Une demi-heure, c'est rien une demi-heure !

— Qu'est-ce que tu veux faire dans les grottes et les marais, toi ? Tu peux pas t'amuser sur la plage comme tout le monde ? Hein... T'en penses quoi, mon cœur ?

Son cœur n'en pense rien. Nicolas veut dormir. Le laisser tranquille.

— Sarah, tu sais quoi ? Nicolas il en pense rien, voilà ce qu'il pense.

— Mon cœur, comment tu peux le laisser parler sur ce ton !

Mon frère, désintéressé :

— Allez, parle-lui autrement, s'te plaît.

Afin de ne pas parasiter sa réception sonore, j'articule placidement Tu-n'es-qu'une-pétasse. Visiblement outré par ces gros mots injustifiés, Nicolas se retourne sur le flanc et s'endort. Il a choisi son camp, le bon. Il a choisi le mien.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Ariel KENIG

CAMPING ATLANTIC

Ariel Kenig a 21 ans.

Le bel Adonis n'a rien d'un campeur. Pourtant, sur la côte atlantique, la caravane familiale l'attend dans les allées d'un camping. Comme chaque année, dans ce bac à sable géant, Adonis s'ennuie violemment. Coincé entre des parents mortifères et des voisins prévisibles, il redécouvre néanmoins son frère aîné, Nicolas, un brin rebelle. Il trouve en lui un allié redoutable, et c'est avec ce frangin pas tout à fait contaminé par les désirs d'apéro sur nappe en vichy qu'il conclut un pacte étrange. C'est décidé : ils se battront contre la petite misère ambiante, les vies sans ivresse, pâteuses, installées. Muscles cousus l'un à l'autre, tous deux prennent subitement la fuite…

Roman intime et social, *Camping Atlantic* oppose la puissance d'une relation fraternelle à l'atmosphère pesante d'un camp de vacances sans poésie. Jeune esthète incendié de l'intérieur, Adonis refuse les compromis de l'enfance, les amours trop évidentes et la résignation de ses pairs. Bouleversant, le premier roman d'Ariel Kenig est porté par une plume nerveuse et révoltée comme peut l'être la plume d'un auteur aussi jeune que doué.

DENOËL

B 25609.2 01.05
ISBN 2.207.25609.X
15 €

9 782207 256091

Extrait de la publication